

Analyses d'ouvrages

MONFORT Marie-Laure - *Janus Cornarius et la redécouverte d'Hippocrate à la Renaissance*. Brepols, Turnhout (Belgique), 2017, coll. *De diversis artibus*, 516 p.

Marie-Laure Monfort nous offre ici un livre superbe, fruit de vingt années de recherches et de travaux centrés sur la réception d'Hippocrate à la Renaissance, qui renouvelle le regard traditionnel (ou convenu) porté sur les médecins humanistes et la critique philologique des auteurs grecs de l'antiquité. Johan Haynpoel de Zwickau, ou Janus Cornarius en latin (*ca.* 1500-1558) fait partie d'une cohorte de médecins érudits des pays du Nord et des principautés germaniques qui eurent un rôle de premier plan dans les débats pour ou contre la médecine arabe, pour ou contre la médecine astrologique, et déjà- osons le dire- pour ou contre une médecine galénique, ou néo-galénique, savante et omnipotente. Et pourtant le nom de celui qui consacra sa vie à l'édition et à la traduction en latin des textes hippocratiques est aujourd'hui à peu près inconnu des ouvrages consacrés à la Renaissance et à l'histoire de la médecine. Une brève introduction, écrite avec aisance et clarté, entreprend à la fois de réhabiliter la mémoire de Cornarius et d'expliquer la démarche méthodologique suivie par l'auteur depuis sa thèse soutenue en 1998, à une époque où la consultation d'ouvrages médicaux du XVI^e siècle éparpillés dans les bibliothèques européennes se heurtait à des difficultés voire à des impossibilités matérielles, avant la vaste entreprise de numérisation d'éditions anciennes d'Hippocrate lancée par Guy Cobolet en 2000 à la BIU Santé, dans la collection Medic@ (entreprise à laquelle M.L. Monfort coopéra), jusqu'à la parution de ce bel ouvrage.

Janus Cornarius est né à Zwickau autour de 1500, à une centaine de kilomètres de Leipzig qui était la seule ville universitaire saxonne. Cornarius y fit ses études en 1517-1518, puis alla chercher ses grades à Wittenberg. Formé en latin et en grec par Petrus Mosellanus (Pierre Mosellan ou Peter Schade), il enseigna un temps le grec à Wittenberg, voyagea en Lettonie, séjourna à Lübeck, à Rostock, peut-être en France... Ce périple européen, dont la connaissance est encore lacunaire, représentatif des *studiosorum peregrinationes* au XVI^e siècle, dont Cornarius fera l'éloge dans le texte *In peregrinationis laudem (Éloge du voyage)* en 1528, mettant l'accent sur la maturation intellectuelle et l'apprentissage linguistique que procurent de tels voyages, se termine à Bâle en 1528. Bâle, et la rencontre avec l'imprimeur Hieronymus Froben, où il découvre la totalité des traités hippocratiques édités en aldine. Cet événement majeur détermine son activité d'éditeur et de traducteur. Pendant plus de quinze ans, il s'active à publier tout Hippocrate *latine loquentem* en même temps qu'une série impressionnante de poètes, philosophes (Platon), Pères de l'Église, médecins grecs (Marcellus, Artémidore, Adamantius...) tout en exerçant une fonction de *Physicus* dans diverses villes allemandes. Le climat politique et religieux de cette époque vécue par Cornarius, partagée entre réformateurs, catholiques modérés, conciliateurs et luthériens est utilement retracé, avec ses grandes figures intellectuelles emblématiques, Érasme, Melanchthon, Martin

Bucer, jusqu'à la fameuse controverse avec Leonhart Fuchs¹. De retour à Zwickau en 1552, Janus Cornarius exercera comme médecin de sa ville natale tout en continuant à éditer ou à rééditer, toujours chez Froben, des traductions d'œuvres complètes, résultant pour certaines de travaux commencés en 1529 : Galien, Basile, Paul d'Égine, Dioscoride, Platon, Hippocrate. Le 1^{er} janvier 1557, il est nommé *Professor publicus* de la nouvelle université d'Iena. Il meurt subitement le 16 mars 1558. Cette notice biographique s'appuie sur des citations nombreuses, extraites des différentes préfaces et dédicaces, qui permettent au lecteur d'aujourd'hui d'imaginer ce que fut le labeur constant de recherches de manuscrits, retenus par certains collectionneurs qui préféraient les livrer aux mites et aux blattes plutôt que de penser « à l'intérêt public des études et des belles-lettres » (p. 62)².

Le chapitre suivant ouvre la longue histoire des éditions hippocratiques cornariennes ; en examinant minutieusement chacune des publications échelonnées depuis le texte grec des *Aphorismes* publiés à Haguenau vers 1527, M.-L. Monfort met en relief la ligne directrice qui préside aux éditions et traductions de Cornarius, dont le but est de montrer que la médecine antique a un fondement rationnel déjà constitué avant Platon et Aristote. Plusieurs concepts de la médecine ancienne qui font débat dès les premières années du XVI^e siècle sont ainsi examinés dans les chapitres suivants à la lumière de l'expérience et de la raison, et à la faveur du « retour » d'Hippocrate ; les thématiques abordées, sur lesquelles je ne peux m'attarder ici, sont variées. Mais on retiendra une analyse précise de la remise en cause des explications de la maladie selon les catégories galéniques et la médecine astrologique par des propositions hippocratiques dès 1525.

La dernière partie de l'essai sera donc très logiquement consacrée à l'étude de la doctrine hippocratique interprétée par Cornarius, avec l'exemple des explications aëristes des épidémies (*De la peste* en 1551) selon le modèle hippocratique (*Airs, eaux, lieux ; Vents*) qui remet en cause les théories humorales galéniques (p. 200). Les chapitres suivants abordent des ouvrages plus singuliers de Cornarius : il s'agit d'une *enumeratio*, ou récapitulation, résumé de toute la médecine, publiée à Bâle en 1528, rééditée en 1534, sorte d'aide-mémoire pour les étudiants qui, sous la forme d'un banal lexique d'une centaine de pages, présente en fait une réorganisation de la *materia medica* galénique et modifie l'approche traditionnelle de la maladie, en particulier des fièvres ; s'appuyant sur le traité pseudo-galénique *Introductio siue Medicus* très bien diffusé à l'époque, Cornarius reprend en fait les conceptions médicales de Celse et présente Hippocrate comme l'ancêtre de la médecine rationaliste, plus ou moins « pneumatiste » (p. 201-217). Le dernier écrit systématique personnel de Cornarius est le *Medicina siue Medicus* publié par Oporinus à Bâle en 1556 ; il fait l'objet d'une analyse philologique critique très développée, comme un article qui se suffirait à lui-même (p. 219-240), mais dont M.L. Monfort montre les attaches avec l'interprétation pneumatiste ou rationnelle que donne Cornarius des traités hippocratiques, en s'appuyant sur les travaux philologiques récents

¹ Par une curieuse rencontre de circonstances, le petit ouvrage de Michel Servet, *L'apologie contre Leonhart Fuchs*, édité et traduit par Jean Dupèbe, est paru également en 2017, chez Droz. On en trouvera l'analyse dans ce même numéro de l'*Histoire des sciences médicales*.

² On ne peut que rappeler ici la même récrimination, dans les mêmes termes, chez Vésale à propos du manuscrit *Des os* de Galien (*Fabrica* I, chap. 9, p. 42).

qui permettent de réévaluer les doctrines physiologiques antiques de Galien, d'Hippocrate et de Platon (p. 241-262).

La seconde moitié du volume est composée de onze textes originaux, pour la première fois ici transcrits et traduits, présentés en annexe ; on retiendra l'épître dédicatoire de l'édition complète latine d'Hippocrate en 1546 (p. 351-373), la préface à *l'Hippocrate latin* de 1554 (p. 375-382), l'édition critique du texte complet du *Medicina sive Medicus* de 1556 (p. 383-410) avec sa traduction commentée (p. 411-448) et enfin le commentaire de Cornarius à l'aphorisme hippocratique *Vita brevis, ars uero longa est* (publié en 1557.)

Une deuxième annexe comporte la bibliographie exhaustive (à ce jour) des éditions cornariennes et quelques belles reproductions de l'exemplaire de l'édition aldine *principes des Omnia opera Hippocratis*, conservée à Göttingen, avec des annotations de Janus Cornarius.

L'ensemble constitue un travail philologique remarquable. Ce travail de spécialiste, appuyé sur une analyse textuelle minutieuse, au courant des travaux les plus récents en la matière, n'exclut pas une hypothèse littéraire originale, que l'auteur a déjà plusieurs fois évoquée dans des travaux antérieurs, celle d'une possible rencontre entre Cornarius et Rabelais, fondée sur la comparaison scientifique des manuscrits et sur l'art de l'écrivain français à faire du savant allemand le modèle de Panurge.

Je suis heureuse de pouvoir ici rendre un double hommage au travail de traducteur, celui de Janus Cornarius, pour son œuvre immense et trop discrète dans la critique actuelle, celui de Marie-Laure Monfort surtout, dont tout latiniste appréciera la clarté et la finesse de ses traductions. Les textes de Cornarius enfin connus montrent que circulait à l'époque une *vulgate* de citations et d'images qui n'étaient pas seulement rhétoriques mais révélatrices des premiers regards critiques sur une tradition textuelle galénique, dont un autre exemple est donné par Vésale, et dont l'étude mériterait d'être élargie. Le livre de M.L.Monfort, si longtemps attendu, ouvre de nouvelles perspectives sur les modalités de réception et de critique des textes antiques et sur l'émergence d'une pensée rationaliste dans les milieux universitaires de la première moitié du XVI^e siècle.

Jacqueline Vons

SERVET Michel - *Apologie contre Leonhart Fuchs*. Texte établi et traduit par Jean Dupèbe. Droz, Genève, 2017, 50 p.

Dans les nombreuses controverses doctrinales, religieuses ou médicales, qui agitent la communauté des savants dans la première moitié du XVI^e siècle, le médecin allemand luthérien Leonhart Fuchs est une figure de premier plan dans la querelle entre arabisants et hellénistes, pour déterminer l'apport de la tradition arabe en médecine. Ce débat, qui est l'objet aujourd'hui de plusieurs études critiques³, suscita à l'époque son lot de libelles et d'écrits polémiques et vengeurs dans les deux camps.

Tel est le cas d'une mince plaquette écrite par Michael Villanovanus (Michel Servet), étudiant espagnol qui entre dans la bataille avec fougue aux côtés du médecin lyonnais Symphorien Champier (ca. 1472-1539), contre Fuchs qui vient de publier les *Paradoxa medicinae* à Bâle en 1535. L'édition et la traduction par Jean Dupèbe de *l'Apologia in Leonartium Fussinum (sic) pro Symphorium Campegio*, imprimée à Lyon par Gilles

³ On lira à ce sujet les articles de P.E. Pormann et de D. Bacalexì dans *Lire les médecins grecs. Aux origines de l'édition médicale*, éd. par V. Boudon-Millot et G. Cobolet, Paris, Bibliothèque interuniversitaire de médecine, Paris 5, CNRS, Paris 4, 2004 (coll. Medic@).

Huguetan à la fin de 1536, est précédée d'une longue et érudite introduction. Maître respecté, docteur de Montpellier, auteur de plusieurs traités en latin et en français, correspondant avec nombre de savants en France et en Italie, Symphorien Champier jouit d'une belle réputation. Son attitude à l'égard de la tradition arabe est ambiguë ou tout au moins versatile ; après avoir essayé de concilier la médecine arabe et la médecine antique grecque (*Rosa Gallica*, 1514 ; *Canon d'Avicenne*, 1522), il oscillera entre condamnation et maintien de la tradition universitaire au sein d'un groupe d'humanistes modérés, tout en affirmant avec vigueur son hostilité au luthéranisme, jugé responsable de la décadence des mœurs, et sa foi dans l'Église catholique. C'est sur ce double plan, religieux et médical, qu'il faut placer l'opuscule de Michel Servet. L'introduction de Dupèbe présente cet écolier espagnol venu faire ses études à Toulouse, auteur de plusieurs traités de théologie qui lui valent d'être poursuivi par l'Inquisition et du livre *De Trinitatis erroribus* condamné par les évangélistes. Il quitte Bâle et arrive à Lyon vers 1533, où il continuera sa traduction philologique des *Écritures*, sous la conduite du dominicain Pagnini. L'*Apologie* est probablement un ouvrage de commande selon Dupèbe, qui vaut à Servet une attestation signée par Champier prouvant son temps d'étude et la liste des auteurs lus, afin de rejoindre la faculté de Paris, où il se choisira pour maîtres Jacques Dubois et Guintier d'Andernach...

L'*Apologie* elle-même est composée de deux volets : le premier consiste à montrer sur un ton virulent que Fuchs est un hérétique, le second est plus médical ou médico-philologique. Après une discussion sur l'usage de la scammonée chez les Grecs et les Arabes, Servet entreprend de réconcilier Fuchs et Champier sur une fausse analogie entre le lichen et la maladie napolitaine.

NDLR : L'analyse d'un médecin et celle d'un historien peuvent se compléter et s'enrichir mutuellement : le lecteur tirera profit de cette double approche pour les deux ouvrages suivants.

DEBRÉ Patrice - *Robert Debré, une vocation française*, éd. Odile Jacob, Paris, 2018.

Robert Debré, père de la pédiatrie moderne et des CHU, méritait bien cette somme, écrite par son petit-fils à partir des archives familiales et de ses souvenirs personnels.

Né à Sedan en 1882, il était d'une double lignée rabbinique alsacienne, le patronyme hébreu de Debré étant le pluriel de Debar, qui signifie des paroles ; mais chez lui celles-ci ne se sont jamais substituées aux actes. Robert Debré a décrit dans son autobiographie de 1974 *L'honneur de vivre*, pourquoi il s'était détaché de l'emprise religieuse de son père Simon Debré, écrivain, talmudiste renommé, rabbin à Sedan de 1880 à 1888, puis grand rabbin à Neuilly-sur-Seine, auteur d'un livre sur l'humour judéo-alsacien. C'était pour mieux s'intégrer aux valeurs de la III^{ème} République, modèle de liberté et de progrès pour les juifs alsaciens-lorrains, qui optèrent pour la France après la déroute de 1870. Cet engagement prend aujourd'hui une signification particulière, comme le souligne son petit-fils, l'immunologiste Patrice Debré, dans son livre *Robert Debré, une vocation française* : « Une vie guidée par l'honneur de vivre et la passion de servir » selon la dédicace qu'il me fit.

Le rabbin Simon choisit de mettre ses fils au lycée Janson-de-Sailly, celui de l'élite politique du temps. Ainsi Robert fut reçu dans les foyers des dirigeants de la République laïque, tel Jules Ferry, dont il transmet les modèles à son fils Michel. Ayant débuté à la Sorbonne des études de philosophie et rédigé un mémoire sur Cabanis, il les abandonne après la licence pour se consacrer à la médecine. En 1906, à 24 ans, il est reçu à l'inter-

nat des hôpitaux de Paris et en 1908 épouse Jeanne Debat-Ponsan, fille du peintre tourangeau Edouard Debat-Ponsan et une des premières femmes reçues au concours de l'internat de médecine. En 1914, il est mobilisé comme médecin-lieutenant dans un régiment d'artillerie.

Sept ans plus tard, la guerre finie, il devient médecin des hôpitaux, chef de service à l'hôpital Bretonneau à Paris, puis en 1930 à l'hôpital des Enfants-malades. L'élan qu'il donne aussitôt à la médecine des enfants lui vaut d'être élu à l'Académie nationale de médecine dès 1933. Ses liens avec l'Institut Pasteur et principalement avec Gaston Ramon, le père des anatoxines, le font lutter avec succès dans les méningites, la diphtérie, la tuberculose, ces fléaux responsables d'une mortalité infantile très élevée. Mais la deuxième guerre mondiale amène une nouvelle interruption. Les lois antisémites du gouvernement de Vichy rendent sa situation précaire, mais le soutien de ses pairs le font élire à la chaire de pédiatrie en octobre 1941 à près de 59 ans. Il entre ensuite en Résistance, s'employant à cacher dans sa maison de Touraine les enfants ayant échappé aux rafles ; il échappe à une arrestation avec Frédéric Joliot-Curie et Louis Pasteur Valléry-Radot et est contraint à la clandestinité. En août 1944, il participe à la Libération de Paris et soigne les blessés.

De 1945 à sa retraite en 1957, il lui restait peu de temps pour réaliser tout ce qu'il avait projeté pendant son retrait forcé durant l'occupation. Écrire avec Paul Rohmer de Strasbourg un *Traité de pathologie infantile* en 1946. Décrire des syndromes nouveaux. Promouvoir la pédiatrie sociale qui sera dotée d'une chaire spécialisée. Aider ses élèves à créer les spécialités en médecine de l'enfant, en cardiologie, oncologie, neurologie, pédopsychiatrie, néphrologie, endocrinologie... Soucieux d'associer la biologie à la clinique, il présida de 1946 à 1964 l'Institut national d'hygiène qui deviendra l'INSERM. En 1949, il créait le Centre international de l'Enfance pour former des formateurs destinés aux pays déshérités. Avec le médecin polonais Ludwik Rajchman il créa en 1946 l'UNICEF qui fut récompensée en 1965 pour son action en faveur des enfants du monde qui sont l'avenir.

Veuf depuis 1929, dans sa 74^{ème} année en 1956, il se marie en secondes noces avec Elisabeth de la Panouse (1898-1972), résistante sous l'occupation sous le nom de Dexia.

De toutes les initiatives de Robert Debré, la plus révolutionnaire est sa réforme des CHU créant le temps plein hospitalier, avec la triple mission d'assurer les soins, l'enseignement et la recherche. Connaissant les défauts de la médecine hospitalière, il en avait discuté avec Jean Bernard et Jean Dausset. A plus de 80 ans, il fit le tour de France pour convaincre d'adhérer à son projet. La réforme Debré fut adoptée lors des ordonnances de décembre 1958, son fils Michel Debré, auteur de la Constitution de la Vème République, étant le premier ministre du Général de Gaulle, Président de la République.

Robert Debré sut tisser des liens avec l'élite intellectuelle du pays, de Charles Péguy à Paul Valéry et leur nombre était tel que dans son livre de 1974, il en avait oublié le père Teilhard de Chardin. Ce qui m'a fait remarquer que Patrice Debré avait, lui aussi, omis de mentionner deux des plus proches élèves de son grand-père, Maurice Lamy (1895-1975) qui occupa dès 1952 la première chaire de génétique au monde grâce, avait-il souligné dans sa leçon inaugurale, à l'action de son cher patron. Et Pierre Royer (1917-1995), assistant des hôpitaux et agrégé, qui, sans l'intégration de la réforme Debré, n'aurait pu être chef de service et poursuivre l'essor de l'École Debré en France et dans le monde, tant il fut un efficace organisateur, en plus d'un maître à penser.

Robert Debré eut trois enfants, Michel, juriste et homme politique, Olivier, grand peintre abstrait inspiré par la Loire et Claude mariée au chirurgien Philippe Monod-Broca (1918-2006). Le cousin Schwartz mathématicien a été lauréat de la médaille Fields, équivalent du Nobel. Entouré de ses enfants et petits-enfants ; Robert Debré était un véritable patriarche. Je ne peux oublier son écoute et son empathie quand il me reçut à deux reprises à son domicile au 5 de la rue de l'Université où il demeura de 1924 à 1978.

Le 29 avril 1978, la Société française de pédiatrie étant réunie à Bordeaux, j'eus le triste devoir d'annoncer sa fin brutale à 96 ans et de mesurer l'affliction profonde de ses élèves. Portant le deuil de la pédiatrie française, je me rendis pour les obsèques civiles aux Madères, sa propriété de Touraine, aux falaises dominant la vallée de la Loire, d'où son cercueil recouvert de son épée de membre de l'Institut (il était membre de l'académie des sciences) parcourut le village jusqu'à sa dernière demeure. Quelle vie exceptionnelle fut celle de Robert Debré, dont le nom a été attribué à plusieurs hôpitaux ! D'où tenait—il une telle énergie et cette ouverture aux autres, alors qu'avec l'âge la plupart des vies vont en se rétrécissant ?

Le livre de Patrice Debré, nourri d'un beau style, est désormais le plus documenté sur ce que son grand-père nommait avec fierté « la maison Debré », une dynastie républicaine riche en hommes politiques, médecins et chirurgiens, mathématiciens et artistes.

Jacques Battin

DEBRÉ Patrice - *Robert Debré, une vocation française*, éd. Odile Jacob, Paris, 2018.

II. Le pédiatre Robert Debré (1882-1978), connu pour sa fameuse réforme hospitalo-universitaire de 1958 à l'origine de la création des CHU, fut un personnage phare de la médecine française et internationale du XX^e siècle. Il convenait donc que quelqu'un s'attache à retracer avec précision sa vie et son œuvre, inscrites dans le courant agité de l'histoire du siècle dernier. C'est son petit-fils, l'immunologiste et membre titulaire de l'Académie de médecine Patrice Debré, qui s'en est chargé dans un ouvrage de 350 pages, paru cette année chez Odile Jacob. Il s'attache à replacer l'histoire de son aïeul dans la grande histoire française, mais aussi dans celle postérieure d'une famille dont le nom marqua la médecine, la politique et les arts. Récit hagiographique donc pour un ouvrage en forme d'hommage, touchant et sincère d'un petit-fils à un grand-père dont il a suivi la voie vocationnelle. On découvre donc la formation de ce fils de rabbin qui a quitté la religion pour embrasser, après des études de philosophie, une carrière médicale - autre vocation sacerdotale, mais républicaine celle-ci. L'auteur insiste d'ailleurs souvent sur ce choix de la République plutôt que la religion, autant que sur les actions héroïques de son ancêtre, que ce soit comme soignant ou résistant pendant les deux guerres mondiales, ou sur le terrain du soin aux enfants des hôpitaux parisiens ou du monde entier à travers son implication dans l'Unicef. On retrouve également son amour pour la poésie, magnifié par son lien tenu avec Charles Péguy, ainsi que ses différentes alliances amicales et professionnelles. Partout les biographies sont détaillées, le contexte explicité et le regard admiratif. Les archives personnelles, apparemment nombreuses et très présentes dans l'ouvrage, donnent à ce récit une dimension intime qui renforce d'autant plus l'impression – cultivée par l'auteur – d'immersion dans les secrets de famille. Mais là encore, il ne faut pas se méprendre, car le propos reste essentiellement apologétique et les secrets sont donc souvent essentiellement anecdotiques. Reste que l'exercice est bien mené, le style travaillé et l'aventure de celui qui fut l'apôtre de la pédiatrie française, des plus riches. L'historien de la médecine pourra seulement regretter que l'œuvre

médicale, scientifique ou réformatrice, soit traitée de manière succincte et essentiellement factuelle. Mais il en apprendra beaucoup sur la vie de celui qui fut l'un des principaux patrons de la médecine française du XX^e siècle.

Alexandre Klein
Université Laval

ROUËSSÉ Jacques - *Le Bien-Aimé se meurt. Louis XV. Le malade et ses médecins*, préface de Alain Drouard, éd. Fiacre, Meaux, 2018.

Dans notre roman national, Louis XV est le plus malmené de nos rois. Il apparaît plus préoccupé de ses plaisirs que du service de l'État et réduit à la formule « Après moi le Déluge. » À la vérité, il fut marqué dès sa naissance en 1710 par la maladie et la mort de ses proches. La descendance de Louis XIV fut littéralement décimée en 1712 par la variole et la rougeole. Le petit duc d'Anjou échappa, grâce à la vigilance de sa gouvernante Mme de Ventadour, à la rougeole qui emporta ses parents. Arrière-petit-fils de Louis XIV, il lui succède en 1715. Pendant ses 59 ans de règne, il voit disparaître de tuberculose sa fille Madame Henriette, dite Madame Seconde (1752), son petit-fils le duc de Bourgogne (1761), le Dauphin (1765), sa femme la reine Marie Leszcinszka (1768), et la marquise de Pompadour (1764) qui crachait le sang d'après le marquis d'Argenson et fut la véritable ministre de la culture du règne. Il n'est guère étonnant que ces pertes successives aient entretenu chez le monarque une tendance mélancolique, doublée d'un goût du morbide, car il se complaisait à évoquer le résultat des autopsies de ses proches. Il avait un goût certain pour la médecine. La vérification anatomique était, en effet, une obligation à la cour, pour s'assurer que la mort était naturelle. Cela indique aussi la place primordiale qu'avait acquise l'anatomie dans la formation médicale, depuis l'édit de Marly en 1712. La thérapeutique médicale sous Louis XV différait peu de celle de son aïeul, les saignées et les clystères étaient toujours en vogue, mais l'anatomo-pathologie naît avec l'Italien Morgagni. La nosographie - qui est la description et la classification des maladies d'après leurs caractères distinctifs- fut l'objet du médecin français Boissier de Sauvages, botaniste comme Carl von Linné. Le premier médecin Pierre Chirac ayant échoué dans sa tentative de créer une académie de médecine en raison de l'hostilité de la faculté, les chirurgiens Georges Mareschal et François Gigot de la Peyronie obtiennent du roi la création de l'académie de chirurgie qui sera dotée du bâtiment néoclassique bâti par Gondouin, devenu aujourd'hui l'université René Descartes.

Louis XV mourut de la variole en 1774. Dans sa jeunesse il avait eu une éruption ayant fait croire à tort qu'il avait guéri de ce redoutable fléau. Ceci explique qu'il ait refusé d'être inoculé pensant être protégé. Son agonie est relatée avec minutie. Veillé le jour par ses filles, la nuit par la tendre comtesse Du Barry, mieux acceptée que la Pompadour, car étant veuf, le roi n'était plus adultère...

Jacques Rouëssé, cancérologue et historien de la médecine, a consulté les mémorialistes de ce temps, aristocrates tels les ducs de Saint-Simon, Choiseul, de Croy, de Luynes, le marquis d'Argenson, ainsi que les journaux des contemporains qui renseignent sur les réactions du public aux événements de la cour. Ainsi nous est restituée une plus juste image de ce roi tant décrié par Jules Michelet, grand écrivain, mais piètre historien, comme les Lavissee and Co, tant attachés à promouvoir la III^{ème} République naissante au détriment de l'Ancien Régime. Paul Valéry dans son *Discours sur l'Histoire* avait souligné que parmi les sciences humaines l'histoire était la discipline la plus parti-

sane. L'auteur est à féliciter, ainsi que les éditions Fiacre, d'avoir réhabilité Louis XV d'après des sources fiables, seul travail de vérité pour un historien.

Jacques Battin

ROUËSSÉ Jacques - *Le Bien-Aimé se meurt. Louis XV. Le malade et ses médecins*, préface de Alain Drouard, éd. Fiacre, Meaux, 2018.

La vie et la mort de Louis XV ont fait couler beaucoup d'encre depuis le XVIII^e siècle. Entre légende noire pré-révolutionnaire et vision idéalisée de l'époque des Lumières triomphantes, le règne du Bien-Aimé n'a jamais laissé indifférent, y compris en matière d'histoire médicale. Le solide et riche essai proposé par le professeur Jacques Rouëssé apporte un éclairage savant sur la médecine des années 1720-1780 à partir du cas, déjà traité mais toujours passionnant, du souverain lui-même. Car les mésaventures de cet illustre malade offrent une voie d'accès privilégiée pour la connaissance de la médecine de cour, tant au sujet de ceux qui l'exercent que de ceux qui la subissent. Ainsi, à Versailles, le savoir médical et chirurgical a été confronté à un cas à la fois banal et exceptionnel, celui d'un roi de France à la santé très fragile durant la première partie de sa vie. Après avoir rappelé l'état des connaissances médicales au début du siècle des Lumières, l'auteur recense les principaux praticiens attachés à la santé du monarque. Chacune de ces grandes figures, bien connues, pourrait bien faire l'objet d'une monographie à elle-seule. Quesnay, Mareschal (que l'auteur orthographie avec un « é »), Chicoyneau et Sénac sont des personnages sans doute plus complexes que leurs prédécesseurs au service de Louis XIV, et leurs liens avec le monde intellectuel des années 1750-1760 pourraient également faire l'objet d'études plus approfondies. Mais tel n'est pas le projet de Jacques Rouëssé qui garde la santé et la mort de Louis XV en ligne de mire.

Fort d'une quantité considérable de références universitaires et de sources imprimées, à la fois doctement citées et habilement utilisées, l'auteur reconstitue une partie de la biohistoire d'un prince dont la dernière maladie a été un événement dont la portée peut être mesurée grâce aux nombreux témoignages qui nous sont parvenus. Mémoires de courtisans, gazettes étrangères et journaux intimes nous en apprennent beaucoup sur la variole qui a emporté un roi convaincu de l'avoir déjà contractée étant plus jeune, alors qu'il ne s'agissait vraisemblablement que d'une mauvaise varicelle. Les éphémérides de la royale santé, celle-ci traitée comme une information hautement stratégique, permettent, en croisant les documents, de différencier les points de vue et de faire apparaître le kaléidoscope des regards et des opinions, un lieu commun dès qu'il s'agit de la cour et des puissants. En fait, l'abondance des témoignages n'est pas toujours un gage d'objectivité, bien au contraire, et la mort à la fois *privée* (le roi s'est soustrait au regard des courtisans, contrairement à ce qui s'était passé en 1715) et *publique* de Louis XV (on affiche un improbable bulletin de santé dans Paris) interdit toute conclusion définitive.

Avec prudence et finesse, Jacques Rouëssé a esquivé la plupart des pièges que ce type de sujet implique forcément : la tentation du diagnostic rétrospectif, le jugement de valeur sur un savoir aujourd'hui caduque, le recours au tout-biographique ou au déterminisme psychologique. Sagement, l'ouvrage ne verse guère dans la critique de médecins de cour forcément démunis face à un mal alors incurable du fait de son avancement. Bien sûr, si préalablement à sa maladie, Louis XV avait été inoculé (on y a d'ailleurs songé en 1774 mais il était trop tard), si l'histoire de sa mort avait été différente (et si Damien avait touché le cœur ?), le contexte n'aurait pas été le même. Tout événement répond à

des temporalités plurielles que rien ne saurait compacter et unifier une fois pour toutes. Gardons-nous toujours de réécrire l'histoire par hypothèses et spéculations. Une seule réserve sur ce bel essai judicieusement illustré : le plan de l'ouvrage. On peut s'étonner que, conformément au titre, le cas du roi n'ait pas été traité immédiatement avant de reconstituer, par strates et espaces successifs, un environnement à la fois scientifique et politique restituant toute sa complexité à l'épisode. Ce jeu de la chronologie inversée, en suivant la démarche de l'archéologue, aurait donné un tour plus original au travail. Mais, nonobstant cette remarque personnelle sur le plan de ce travail de qualité, rien ne remettra en question le talent d'historien dont Jacques Rouëssé a fait la démonstration dans ce livre⁴.

Stanis Perez

LUAUTÉ Jean-Pierre (éd.) - *Les Moreau de Tours*, éd. Glyphe, Paris, 2018.

En 290 pages est retracé le destin des Moreau de Tours sous la plume de douze contributeurs au volume dirigé par Jean-Pierre Luauté. L'introduction séduit immédiatement par la modestie et la justesse de la réflexion méthodologique dans l'historiographie moderne. L'auteur part d'un constat, la pauvreté des informations biographiques authentiques sur Jacques-Joseph Moreau de Tours, considéré comme le maître de la psychiatrie moderne d'une part, et l'abondance d'informations, généalogiques, anecdotiques, anciennes ou circulant aujourd'hui sur Internet d'autre part. Le choix des auteurs, la plupart membres de la Société médico-psychologique, fut de ne rapporter que les informations utiles pour rétablir les faits face à une tradition parfois hagiographique, en commençant bien entendu par « l'ancêtre », Jacques-Joseph Moreau dont Antoine Ritti, son élève, avait rédigé la première biographie en 1887. Le livre est constitué d'une alternance de chapitres biographiques et d'analyses des travaux effectués au cours des différentes étapes de cette biographie. La méthode se justifie mais amène des redites qui ralentissent quelque peu la lecture. Sans pouvoir présenter ici l'intégralité du livre, nous en retiendrons quelques éléments significatifs qui jalonnent l'histoire de cette dynastie médicale en même temps que l'évolution des concepts et de la thérapie en psychiatrie au cours des deux derniers siècles.

Jacques-Joseph Moreau (né à Montrésor le 2 juin 1804 et mort en 1884) ajouta à son nom le toponyme *de Tours* en 1841 lors de la publication de son article sur le traitement des hallucinations par le *Datura Stramonium*. J.P. Luauté met en relief les relations d'amitié entre J.-J. Moreau et son maître Pierre-Fidèle Bretonneau dont il fut pendant deux ans l'élève externe⁵, avant d'être agrégé comme interne par Esquirol. C'est donc à Charenton qu'il rédigea ses premières observations de 1826 à 1828 ; l'analyse qu'en propose Th. Haustgen montre l'intérêt capital de ces observations pour l'étude des débuts de la clinique mentale et de l'hospitalisation en service psychiatrique en France. J.-J. Moreau soutient sa thèse en 1830⁶, avant d'entreprendre plusieurs voyages en

⁴ On lira aussi de Jacques Rouëssé, « La maladie de Louis XV » dans les actes du Colloque *Santé et médecine à la cour de France* (S. Perez et J. Vons éd.), BIU Santé, 2018, p. 87-94.

⁵ La nièce de J.-J. Moreau, Sophie Moreau, fut la seconde épouse de Bretonneau. Sur les diverses interprétations, plus ou moins fantaisistes, qui furent proposées au sujet de ce mariage, voir l'article de Féray, dans ce volume, p. 148-149.

⁶ J.-J. Moreau- De l'influence du physique relativement au désordre des facultés intellectuelles et en particulier dans cette variété de délire désignée par M. Esquirol sous le nom de monomanie. Thèse de médecine n° 127. Paris : imprimerie Didot le jeune, 1830.

Orient, d'abord à titre d'accompagnement thérapeutique, puis en tant que voyages d'étude : il en retirera l'usage du *datura stramonium* et du *haschisch* comme remèdes aux lésions du système nerveux dans la folie, qui vont le conduire aux auto-observations et auto-expérimentations dès son retour en France (1841), à la création de la Société Orientale et aux expériences menées au sein du club des hachichins dans les années 1840, à peine interrompues par une visite d'aliénés dans le « village des fous » à Gheel en Belgique en 1842. M. Caire montre que pour Moreau le *haschisch* était un expédient pour se dédoubler et donc observer sa propre *folie* en laissant intacte la conscience de soi, et qu'il constituait d'autre part un traitement efficace consistant à substituer la modification ou la perturbation causée par la médication au délire primitif. La parution en 1845 de son ouvrage *Du haschisch*, lui valut la notoriété pour l'originalité de ses vues, en particulier, l'analogie de nature qu'il établit entre le rêve et la folie. Les premiers essais thérapeutiques furent conduits à la ferme Sainte-Anne et dans la maison de santé d'Ivry dans les années 1840-1845. O. Saladini revient sur les conceptions somatiques de la folie chez J.-J. Moreau, qui lui font privilégier l'observation des faits et l'anatomie comparée pour découvrir l'origine organique de la folie, en même temps qu'il développe ses observations sur le rôle de l'hérédité. En 1859, alors qu'il est un médecin aliéniste renommé, J.-J. Moreau publie un livre qui fait scandale, *La psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire ou de l'influence des névropathies sur le dynamisme intellectuel*, dans lequel il se montre précurseur des travaux de Lombroso et des recherches actuelles sur le concept de créativité (J.-P. Luauté). P. Hourdé, un descendant de J.-J. Moreau, consacre quelques pages au mémoire de son aïeul, *De l'étiologie de l'épilepsie*, couronné par l'Académie impériale de médecine en 1852, et inaugure ainsi le deuxième volet du livre, qui retrace les grands moments de la dynastie des Moreau (de Tours). Après J.-C. Féray, qui revient à la biographie de l'ancêtre et J. Chazaud qui étudie son influence sur l'œuvre d'Henry Ey, P. Estingoy évoque la figure d'H. Baruk et les travaux de la société Moreau de Tours, au sein des débats qui agitent la psychanalyse dans la deuxième moitié du XXe siècle.

Il reste au lecteur à découvrir Paul Moreau de Tours (1844-1908), le fils de J.-J. Moreau, à travers deux de ses ouvrages, *De la folie des enfants*, premier traité de psychiatrie de l'enfant, analysé ici par Ph. Mazet, et *Des aberrations du sens génésique*, qui examine toute une série de « déviations », tant sur le plan historique que social, voire lexicologique (J. Garrabé). Au lecteur curieux de généalogie, J.-C. Féray apprend que Paul Moreau eut deux fils, Jacques Moreau (1872-1934), aliéniste, et André Moreau (1876-1948), chimiste, connu pour ses études sur le maté, qui souffrit d'un internement provisoire ; Jean Moreau (1910-2000), le fils de Jacques Moreau fut dessinateur. O. Walusinski analyse l'œuvre picturale de Georges Moreau de Tours qui naquit en 1848 dans la maison de santé d'Ivry, où exerçait son père J.-J. Moreau de Tours. Son œuvre peinte est abondante et variée : scènes historiques, scènes de genre, scènes médicales (*Les morphinées. Les fascinés de la Charité*), portraits familiaux ; les célèbres portraits de Bretonneau offerts à l'Académie nationale de médecine et à l'hôpital de Tours, témoignent de son activité. Il revient à M. Rault, conservatrice en chef du Patrimoine, de présenter *in fine* l'état et les lieux de la maison de santé d'Ivry-sur-Seine au temps des Moreau.

L'ouvrage contient une bibliographie des travaux de J.-J. Moreau, une petite histoire du « prix Moreau de Tours », un index des personnes, des illustrations en noir et blanc et un cahier en couleurs. Chaque contribution est accompagnée d'une bibliographie récente.

Si la lecture se ressent quelque peu de la disparité des écritures- mais c'est là le lot habituel des recueils de textes- de l'ensemble se dégage bien le choix premier des auteurs de respecter le plus possible la vérité des faits, ce que défendaient précisément Bretonneau et Moreau, tout à l'honneur de l'École de Tours !

Jacqueline Vons

BONNET Marie-Jo - *Mon MLF*, Albin Michel, Paris, 2018, 411 p.

L'historienne Marie-Jo Bonnet, qui fut au cœur du mouvement d'émancipation des femmes au cours des années 1970, nous livre dans cet ouvrage très personnel, sa version de l'histoire du MLF. Elle n'est pas la première à revenir sur ces années de militantisme et de lutte pour l'égalité des sexes. Antoinette Fouque avait dirigé en 2008 un collectif sur la génération MLF tandis que Françoise Picq a publié plusieurs ouvrages sur cette période. Mais le livre de Bonnet ne consiste pas seulement à raconter l'histoire du Mouvement de Libération des Femmes. Il veut aussi et surtout raconter son histoire de jeune étudiante normande montant à Paris pour vivre librement sa vie, sa sexualité et découvrir de nouveaux horizons. *Mon MLF*, c'est l'histoire de la rencontre de Marie-Jo Bonnet avec le mouvement de libération des femmes alors en construction. C'est sa participation aux Gouines Rouges, son implication dans les manifestations, les réunions, les débats et les prises de position qui animèrent les années 1970 en France comme dans le reste du monde. On y retrouve les grands moments, depuis le manifeste des 343 salopes jusqu'au vote de la loi de criminalisation du viol. On suit la jeune fille au cœur des groupes qui militèrent, chacun à leur manière, pour le droit des femmes : Psychanalyse et politique, le MLAC ou le Groupe d'Études Féministes. On y croise tant les grands noms de Simone de Beauvoir, de Monique Wittig, de Michelle Perrot ou de Kate Millett, que de nombreuses femmes, plus ou moins anonymes, qui ont décidé de se lever afin de faire changer la société dans laquelle elles évoluaient. On voit surtout grandir et s'affirmer une jeune étudiante, homosexuelle, un peu perdue, qui devient une historienne reconnue, membre à part entière d'un mouvement qui passera à l'Histoire. D'ailleurs c'est ce parcours entre la grande et la petite histoire, que Marie-Jo Bonnet nous propose de suivre sur une dizaine d'années, qui fait la richesse de ce livre. En plus d'avoir vécu au plus près nombre d'événements d'importance et d'avoir côtoyé les principales actrices de ce mouvement de libération des femmes (dont elle fut également), Bonnet nous donne un aperçu vécu, chargé de sentiment, d'affection et de passion de cette époque mouvementée.

C'est une histoire personnelle et intime du mouvement de libération des femmes que nous propose donc Bonnet, un récit passionnant, bouleversant et particulièrement enrichissant. Les historiens de la médecine se souviendront à sa lecture que le mouvement pour le droit des femmes était aussi un mouvement pour une autre médecine et un autre rapport au corps, porté par le GIS, le MLAC et soutenu par le slogan « Notre corps nous appartient ». Ils apprécieront alors la précision avec laquelle les liens entre les différentes factions militantes sont retracés et la manière dont cette histoire médicale est réintégrée dans son contexte et dans une plus vaste histoire sociale du corps et notamment du corps féminin. Plus largement, ils seront séduits par la fougue et la vivacité d'un récit qui nous plonge, en totale immersion, dans ces années de rêve, de lutte et de changement qui ont marqué notre histoire et dont beaucoup de débats et de questionnements sont, aujourd'hui encore, d'une actualité criante.

Alexandre Klein
Université Laval

BRUNET Jean-Pierre - *La rage contre Pasteur, de la sanctification à la diabolisation*. Ed. Graine d'auteur, Besançon, 2018.

Au moment où le ministre responsable de la santé publique décide de rétablir les vaccins obligatoires, les vaccino-sceptiques s'indignent et sont réconfortés par le prix Nobel, Luc Montagnier qui ose déclarer : « Il ne faut pas de vaccinations de masse, car elles ont des effets dévastateurs. Il est important qu'il n'y ait aucun mort par vaccination ». Un naufrage scientifique, titre aussitôt le *Figaro*. Et la co-lauréate de ce Nobel, Françoise Barré-Sinoussi, vient condamner à l'Académie nationale de médecine de tels propos stupéfiants, car la réémergence de la rougeole et de la coqueluche en France et aux États-Unis a causé des cas mortels chez des non-vaccinés, alors que ces fléaux avaient disparu grâce à la vaccination de tous les nourrissons. Les réticences infondées envers les vaccins sont anciennes et récurrentes. Les ligues anti-vaccinales se déploient impunément sur les réseaux sociaux, répandant antiscience et médisance. Avant le premier vaccin introduit par Jenner, l'inoculation de la variole avait déjà suscité de violentes oppositions combattues par les encyclopédistes, Montesquieu et Voltaire. L'individualisme forcené de nos sociétés est souvent le seul motif de cette opposition : « J'ai droit de refuser des consignes étatiques étant maître de mon destin ». Oui, mais il est aussi dans nos devoirs de citoyen de participer à la couverture vaccinale pour enrayer la propagation de virus hautement contagieux, comme ceux de la rougeole et de la grippe.

Le livre signé par le Dr Jean-Pierre Brunet est dans cette brûlante actualité par son titre : « *La rage envers Pasteur, de la sanctification à la diabolisation* ». La vie scientifique de Pasteur est relatée « à chaud » au milieu des intrigues, des campagnes de dénigrement. Il lui a fallu se battre pour convaincre ses détracteurs et rendre coup par coup. Enfin reconnu, la consécration arriva, ainsi que la reconnaissance nationale et internationale permettant de récolter des fonds privés pour l'édification de l'Institut Pasteur, qui essaima dans le monde. Mais après un siècle, où sur la lancée de Pasteur, son Institut a continué à promouvoir la recherche et à récolter les prix Nobel, on assisterait à une « diabolisation » de Pasteur. Les vaccino-sceptiques mettent en doute son honnêteté scientifique, lui reprochent de n'être pas médecin. Le dénigrement est de retour.

Le Dr Brunet détaille les principaux reproches adressés à Pasteur, aussi bien de son vivant que plus récemment : immixtion dans un domaine qui n'était pas le sien, expérimentations jugées contestables, et accusation de plagiat. Si d'autres que Pasteur pensaient aussi à atténuer la virulence des souches infectantes, il fit la synthèse de toutes les données et osa, non sans appréhension, la vaccination antirabique. J'ai retrouvé et publié une simple carte traduisant une suprême hésitation de Pasteur, au moment de convoquer pour une ultime communication, le 30 juin 1885, dans son laboratoire de la rue d'Ulm, la commission de la rage constituée de Bouley président, Vulpian, Béclard et Villemin, commission constituée à la demande de Pasteur en mai 1884 pour prendre connaissance du résultat de la vaccination antirabique chez les animaux. Sur le même billet recto-verso, démontrant son sens de l'économie, le lendemain, Pasteur annulait la réunion, car, écrit-il : « J'ai été hésitant et troublé par la crainte de ne pas être assez sûr de ma méthode. Je veux encore me fortifier dans mes conclusions. Ce sera pour une période un peu plus éloignée », écrit-il le 1^{er} juillet 1885. On mesure alors ses angoisses, quand cinq jours plus tard, il vit arriver dans son laboratoire une mère éplorée lui amenant son fils mordu dix jours auparavant en Alsace par un chien enragé. C'était Joseph Meister. Ensuite arrivèrent à Paris de Russie des enfants mordus par des loups enragés. Il en résulta que le tsar reconnaissant fit une large contribution à la construction

de l'Institut et qu'une importante colonie russe de chercheurs y travailla dans le sillage de l'Ukrainien Metchnikoff, le découvreur de l'immunité cellulaire

Jacques Battin

MERLE-BÉRAL Hélène - *17 femmes prix Nobel de sciences*, Odile Jacob, Paris, 2016.

L'auteur, chef de service d'hématologie à la Salpêtrière, s'est attachée à mettre en lumière ces 17 femmes sur 583 récipiendaires depuis la création du prix Nobel, soit à peine 2,9 %. Une telle disparité traduit le machisme, contre lequel elles ont dû, toutes, se battre, tant en Europe qu'en Amérique, convaincues d'être égales en recherche aux hommes.

La figure de proue dans cette aventure scientifique est bien sûr Marie Curie, première femme à avoir obtenu le prix en physique en 1903 pour la découverte de la radioactivité (de radius : rayon, rayonnement). Née Sklodovska, et déjà première en tout pendant sa jeunesse à Varsovie, elle sera la première femme docteur-ès-sciences, et professeur à la Sorbonne. Après la mort accidentelle de son mari en 1906, elle reprend ses travaux et établit comment établir de façon originale la radioactivité émise, la quantification en curie et microcurie étant nécessaire pour l'usage thérapeutique. Cela lui vaut et pour elle seule, un second prix Nobel de chimie en 1911. Non retenue par l'académie des sciences, l'académie nationale de médecine s'honore de l'avoir élue en 1922, où là encore, elle est la première femme à siéger. Un hommage lui a été rendu pour le 150^{ème} anniversaire de sa naissance en novembre 2017, en présence de ses petits-enfants Pierre Joliot et Hélène Langevin-Joliot, et son effigie gravée par la Monnaie de Paris accueille désormais les académiciens à l'entrée de la salle des séances.

Sur les quatre couples nobélisés, deux sont français, Pierre et Marie Curie, leur fille Irène mariée à Frédéric Joliot seront récompensés en 1935 en chimie pour leur découverte de la radioactivité artificielle, qui permet d'utiliser les radio-isotopes dans cette nouvelle discipline qu'est la médecine nucléaire. En 1947 le couple américain, Carl et Gerty Cory, obtient le prix de médecine pour avoir démontré le rôle énergétique du glycogène, à travers des étapes enzymatiques définissant l'enzymologie et les enzymopathies, maladies dues à un déficit enzymatique ; certains de ces déficits peuvent être corrigés actuellement par l'administration de l'enzyme manquant produit à l'identique par génie génétique. Le couple norvégien des Moser a reçu le Nobel de médecine en 2014 pour leur découverte du GPS neuronal.

Treize autres femmes ont été nobélisées en science. L'américaine Maria Goeppert-Mayer, pour sa découverte de la structure en couches du noyau atomique en 1963. Dorothy Crowfoot-Hodgkin, seule anglaise nobélisée, obtient le prix de chimie en 1964 pour l'apport de la cristallographie aux rayons X en biochimie, car c'est ainsi qu'elle établit la formule de la vitamine B12. À Cambridge, en 1953, Francis Crick et James Watson découvriront par la même technique la structure de l'ADN en double hélice, base du code génétique et recevront tous deux le Nobel, qui aurait dû revenir aussi à Rosalind Franklin qui les avait mis sur la voie, mais elle était morte d'un cancer radio-induit et le Nobel ne se remet pas à titre posthume.

Rosalyn Yalow en 1977 reçoit celui de médecine pour l'apport des dosages radio-immunologiques. Barbara McClintock, en médecine, 1983, pour sa découverte des transposons, Rita Montalcini, une Italienne, en 1986, reçoit le Nobel de médecine pour sa découverte du Nerve Growth Factor. Gertrude Elion est récompensée en 1988 en médecine pour avoir élucidé le métabolisme des purines. Christiane Nüsslein-Volhard en

1995 reçoit le prix de médecine pour inaugurer des travaux sur les gènes du développement embryonnaire, qui ont été remarquablement conservés par l'évolution, depuis la drosophile et le poisson-zèbre.

Linda Buck est également primée en médecine en 2004 pour avoir élucidé les bases moléculaires de l'olfaction, fonction vitale méconnue. En 2008 Françoise Barré-Sinoussi a partagé le prix de médecine pour la découverte du virus du sida avec Luc Montagnier, dont elle s'est désolidarisée à la suite des propos irresponsables de ce dernier sur les vaccinations.

Elizabeth Blackburn, prix Nobel de médecine en 2009, a montré le rôle des télomères (l'extrémité des chromosomes) dans la division cellulaire en retardant le processus de vieillissement, tout en inhibant la carcinogénèse. À sa suite, Carol Greider, qui a dû lutter contre sa dyslexie, a été primée en médecine en 2009 pour son analyse de la télomérase.

Ada Yonath en 2009 est la première Israélienne à recevoir le prix de chimie pour sa description des ribosomes en trois dimensions, ces unités cellulaires préposées à la fabrication des protéines.

En 2015, à 85 ans, la chinoise Youyou Tu reçoit le Nobel de médecine pour avoir démontré l'action antipaludéenne de l'artémisinine extraite de *artemisia* ou armoise. Elle avait répondu à la mission que lui avait confiée, alors âgée de 39 ans, en 1969, Mao Zedong, en raison de sa double compétence en pharmacologie chimique et en médecine traditionnelle chinoise, afin de trouver un médicament nouveau qui guérirait le paludisme, lequel ravageait les armées du Nord-Vietnam.

La caractéristique de ces treize femmes est d'être mues par une volonté farouche de s'imposer face à des institutions misogynes. Elles ont bénéficié d'un milieu parental ouvert à la culture et aux sciences, à l'exception d'Ada Yonath, fille de rabbin, qui vécut pauvrement à Jérusalem. La génialité, qu'elle soit scientifique, artistique ou littéraire, naît là où ça lui plait et c'est toujours un mystère. Dès l'enfance ces femmes ont fait preuve d'obstination et d'ardeur au travail malgré des conditions difficiles et elles sont toutes venues à bout des obstacles. Vouloir être des femmes complètes, épouses et mères et en plus des scientifiques de haut niveau, était leur projet de vie. Elles illustrent la maxime de Marie Curie : « Ne rien craindre et tout comprendre. »

Jacques Battin

OROBITG Christine - *Le sang en Espagne. Trésor de vie, vecteur de l'être, XV^e-XVIII^e siècles*, Presses Universitaires de Provence, Aix-en-Provence, 2018, 418 p.

C'est une somme considérable que vient de publier Christine Orobithg, professeur de civilisation espagnole à Aix Marseille Université. Tiré de son mémoire destiné à l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, le texte que signe cette spécialiste de la culture hispanique des XVI^e et XVII^e siècles apporte ici une précieuse contribution à la connaissance des représentations liées au sang. Sans négliger aucun aspect, l'auteur débute sa présentation par une étude des conceptions médicales relatives à l'humeur vitale, ce « trésor de vie » cité dans le titre. Sans grande surprise, l'opinion des médecins espagnols est conforme à ce qu'on retrouve ailleurs en Europe à la même époque, un fait qui aurait pu être mieux souligné du fait de la focalisation de la société espagnole du Siècle d'or sur la pureté du sang. Or, à ce qui apparait, les praticiens semblent être restés indifférents à ces controverses identitaires en se contentant de répéter ce que les Anciens avaient affirmé. D'un autre côté, la traque des juifs, des marranes et autres convers a bien sûr mobilisé les juristes et les théologiens en les obligeant à tracer de nouvelles frontières,

toutes symboliques cela va sans dire, entre les individus et les communautés. Fondamentalement, l'Autre ne saurait avoir le même sang... On redoute la souillure, la *macula* portant préjudice au lignage et à son honneur. Quelque part, la répartition genrée (sang glorieux des chevaliers chrétiens vs. sang douteux voire corrompu des femmes, notamment en raison des menstrues) a pu servir de matrice à l'obsession de cette pureté qu'aucun savant ne pouvait sérieusement attester.

Forte d'une excellente connaissance des sources imprimées en langue espagnole, Christine Orobítz a navigué sereinement à travers un océan de traités, d'encyclopédies, de brochures ou de pièces littéraires diverses qui, une fois rassemblés, abordent le sang sous toutes ses facettes, et surtout à toutes les échelles : celle de l'individu malade ou impur, celle du lignage qui défend un idéal social de *limpieza*, celle d'une prétendue *raza* menacée de dégénérescence, même si le terme fut rarement employé. Mais ces constructions idéologiques ont-elles vraiment influencé la vie quotidienne des Espagnols ? La conclusion du livre pose la question, peut-être trop tardivement. L'examen, par exemple, de procès ou de procédures (civiles ou pénales) évoquant le sang, la filiation ou des cas de « souillure » aurait permis de vérifier la force de ces concepts et leur présence dans des archives de nature administrative. Mais, comme l'auteur s'en défend dès l'introduction, ce sont bien les représentations et non la réalité sociale qui sont l'objet de son étude. L'historien regrettera sans doute qu'un dialogue, même esquissé, entre les textes normatifs et les réalités du terrain, n'ait pas été engagé, ce qui aurait permis de mesurer l'impact concret des spéculations universitaires assez convenues. À ce titre, le dernier chapitre du livre semble être le plus original dans la mesure où l'auteur montre que beaucoup d'intellectuels contestaient la notion de pureté de sang. La théorique *limpieza de sangre* ne suffisait pas à redorer le blason de tous les hidalgos en mal de reconnaissance... Effet de balancier, en réalité très fréquent, pour ne pas dire permanent, qui tempère le discours généalogique en se montrant plus soucieux des conduites observables que d'origines mythiques toujours discutables et de vertus familiales difficiles à prouver. Cette dernière section aurait pu faire office de fil directeur à toute l'étude et si l'on connaît bien l'importance symbolique du sang (on peut s'étonner toutefois de la modeste place accordée à sa mystique), sa remise en question l'est bien moins. Car les sociétés ont souvent tendance à mettre en avant des discours et des mythologies faisant écran à une réalité plus complexe, plus dérangeante voire insupportable. L'empire éclaté des Habsbourg (eux-mêmes de sang flamand), la mobilité sociale des clercs (échappant par définition à la question de l'hérédité) et la crise européenne d'une noblesse concurrencée par des marchands et des banquiers riches faisaient obstacle à une organisation sociale uniquement fondée sur les qualités intrinsèques du sang, donc du nom et d'un imaginaire chevaleresque alors dépassé. L'effort accompli par les intellectuels espagnols pour défendre cette pureté aussi invisible qu'impossible trahit peut-être une forme de mélancolie collective consécutive à la fin de la *Reconquista*. Il était temps, sans doute, de concevoir et de justifier de nouvelles formes de discrimination tout en sachant que le savoir médical rechignerait à les cautionner. Toute norme a son revers, un point que le plan, divisé en douze chapitres mais dépourvu de grandes parties, ne permet pas d'éclairer suffisamment. Quoi qu'il en soit, la richesse des pages de ce volume clair et sobre ravira le chercheur, qu'il soit spécialiste ou non de l'Espagne moderne, et fera naître de nouvelles investigations, tant du point de vue de l'histoire des sciences que de celui des sociétés traditionnelles faisant du sang leur sève et parfois leur poison.

Stanis Perez

PORRAS GALLO María Isabel, BAGUENA CERVELLERA María José, AYARZAGUENA SANZ Mariano, MARTIN ESPINOSA Noelia María - *La erradicación y el control de las enfermedades infecciosas* (Éradication et la lutte contre les maladies infectieuses), Los Libros de la Catarata, Madrid, 2016, 272 p.

Depuis la fin du XIX^{ème} siècle, une grande partie des méthodes de la lutte contre les maladies infectieuses est basée sur la recherche et la mise au point de vaccins efficaces, sûrs et faciles à administrer. C'est cette stratégie qui a été utilisée pour combattre la variole et la poliomyélite au XX^{ème} siècle et pour les éradiquer de la planète. Cet objectif a été atteint pour la variole en 1980, et devrait être atteint pour la poliomyélite dans la deuxième décennie du XXI^{ème} siècle. L'expérience acquise au cours de ces deux programmes a permis de cerner leurs limites, d'évaluer l'énorme défi qu'était l'éradication d'une maladie infectieuse et de comprendre l'importance des contextes locaux pour mener à bien cet objectif. C'est dans cette perspective que les dix-neuf auteurs de cet ouvrage collectif rédigé en espagnol souhaitaient apporter le fruit de leurs réflexions non seulement épidémiologiques mais aussi historiques et anthropologiques. Ce livre se compose de douze chapitres étudiant rétrospectivement la mise en place dans différentes régions du monde des campagnes de vaccination de masse dirigées contre la variole et ou la poliomyélite. Le propos du livre est donc beaucoup plus étroit que ne le laissait envisager le titre. Ce n'est pas un manuel pratique de lutte contre les maladies infectieuses mais une compilation de chapitres autonomes intéressants par eux-mêmes mais parfois un peu redondants. Deux chapitres (2 et 5) ont déjà été publiés en anglais dans d'autres ouvrages. Les coordinateurs sont des médecins avec des compétences en histoire des sciences ou de médecine préventive et enseignant dans les Universités espagnole de Ciudad Reale et de Valence. Le premier chapitre rédigé par deux des coordinatrices tente une synthèse globale des différents chapitres. Il fait un point historique sur les "ombres et les lumières" des programmes d'éradication des maladies infectieuses (variole, poliomyélite, paludisme...) et sur les conséquences à tirer de cette analyse pour les programmes futurs. Le chapitre 2 décrit "les rêves et les cauchemars" provoqués par les campagnes d'éradication vaccinale mondiale de la variole. Le chapitre 3 évoque les grandes difficultés rencontrées par les autorités sanitaires (OMS, UNICEF...) pour obtenir un approvisionnement vaccinal suffisant entre 1948 et 1970 et les solutions mises en œuvre pour y aboutir. Le chapitre 4 est consacré à l'histoire de l'éradication réussie de la poliomyélite à Cuba; une des priorités sanitaires de la révolution castriste. Le chapitre 5 est une étude historique et épidémiologique de la variole aux Pays Bas du XVIII^{ème} au XIX^{ème} siècle; ce chapitre est agrémenté de nombreux graphiques précis illustrant les facteurs ayant pu affecter l'incidence de la mortalité de cette redoutable affection (ruralité, âge, sexe, classe sociale...) et tranche avec le reste de l'ouvrage par son caractère très historique. Le chapitre 6 est consacré à l'histoire de la recherche européenne sur les vaccins antipoliomyélitiques dans les années 50 avec en particulier, une histoire de la mise au point du vaccin français inactivé de Pierre Lépine. Le chapitre 7 fait le point sur l'histoire des politiques sanitaires et sociales en Espagne depuis les années de dictature franquiste jusqu'à à l'époque actuelle; ce chapitre intéressera principalement les chercheurs espagnols en sciences sociales. Le chapitre 8 analyse les coûts et bénéfiques des campagnes de vaccination antivariolique conduites de 1959 à 1982 et ayant conduit à l'éradication de la maladie en Espagne. Le chapitre 9 relate le rôle des services de santé publique espagnols pour l'éradication de la poliomyélite. Le chapitre 10 compare les stratégies de vaccination contre la poliomyélite au Portugal et en Espagne lancées au

cours des dictatures. Le chapitre 11 fait le point sur la lutte européenne contre la poliomyélite entre 1955 et 1975 en comparant les stratégies espagnole, française, belge, portugaise et britannique. Le chapitre 12 est une mise en perspectives et une approche originale des interactions que peuvent avoir des facteurs anthropologiques (modes de vie, culture et éducation à la santé) sur l'efficacité d'un programme de lutte vaccinal. Au total, c'est un livre intéressant pour des spécialistes hispanophones des vaccinations ou de l'histoire de la santé publique. Mais le propos de cet ouvrage est strictement limité à l'éradication de la variole et de la poliomyélite et n'évoque pas la problématique des autres endémies infectieuses majeures actuelles que sont la tuberculose, l'infection par le VIH et le paludisme. L'ouvrage est accompagné de nombreux graphiques et tableaux, de nombreuses notes de bas de page et de plus de 400 références bibliographiques. Certains graphiques de l'ouvrage, en particulier celui de la page 185 montrant la disparition spectaculaire des paralysies flasques dès qu'une couverture vaccinale suffisante de la population fut obtenue, affirment l'efficacité des campagnes de vaccination pour l'éradication de la poliomyélite. Plusieurs exemples rapportés dans ce livre sont excellents à méditer à une époque d'une indéniable défiance de certaines populations vis-à-vis des vaccins.

Jean Dupouy-Camet

KOHLER Rémi - *Une histoire de l'orthopédie pédiatrique*, Sauramps, Montpellier, 2017. 299 p., ill.

Édité à l'occasion du 40^{ème} anniversaire de la SOFOP (Société Française d'Orthopédie Pédiatrique, séminaire de Rouen 2017) par 25 participants, ce livre de petit format mais de contenu très dense retrace l'histoire passée et récente de l'orthopédie pédiatrique, c'est-à-dire de la chirurgie osseuse chez les enfants. C'est un domaine spécialisé de la chirurgie orthopédique dont les acteurs sont peu nombreux et dont l'individualisation est relativement récente. Cette spécialité est difficile, demandant un apprentissage long et qui se pratique presque exclusivement en milieu hospitalo-universitaire. Les relations transversales avec les autres disciplines y sont encore plus indispensables que dans d'autres disciplines de la médecine ; un lien particulier existe entre le chirurgien et son malade qui accorde (ou non, auquel cas un changement de spécialité devrait s'envisager) sa confiance à son chirurgien d'une manière entière. La génétique a beaucoup apporté à la discipline mais pas vraiment encore à son traitement. Le premier chapitre porte sur Nicolas Andry de Bois Regard (1658-1742) dont le portrait est recherché par le Pr Jean Dupouy-Camet (forte récompense). Tous les aspects de la pathologie orthopédique pédiatrique sont envisagés, plus brossés que détaillés mais magistralement, sans laisser dans l'ombre des maladies rares au profit d'autres qui sont fréquentes comme la scoliose par exemple. Dans un style de présentation parfois un peu de type salle de garde sinon ancien combattant, avec de nombreuses figures de personnalité marquantes, ce livre est attachant mais toujours très sérieux et proche du scientifique. Les techniques évoluent constamment, celles qui ont été remplacées ne sont pas occultées. Par la qualité reconnue des auteurs, ce livre dépasse de très loin une simple histoire de la spécialité devenue une discipline encore plus exigeante que l'orthopédie adulte. Ce livre en est aussi un état des lieux. On attend avec impatience les futures éditions dans 10, 20 ans, etc...

La lecture est facile et accessible à tous, y compris à ceux qui n'étant pas médecins, pourraient être effrayés par un aspect aussi spécialisé de la chirurgie.

Patrice Le Floch-Prigent

ANALYSES D'OUVRAGES

DROIXHE Daniel - *Les Charlatans du cancer. Offre thérapeutique et presse médicale dans la France des Lumières*, Hermann, Paris, 2018.

Il y a des médecins qui écrivent l'histoire des cancers, des historiens qui se penchent sur ces maladies. Daniel Droixhe est plutôt un littéraire, qui a beaucoup publié dans son domaine et qui exploite littérature et journaux. Après un précédent ouvrage sur la ciguë pour le cancer du sein, il s'attaque ici aux remèdes, plus ou moins fantaisistes et intéressés, proposés pour traiter des tumeurs au XVIIIème siècle. Après avoir, en introduction, précisé ses sources, cerné ce qu'on appelait alors cancers et distingué charlatans et empiriques, il articule son livre en deux parties principales, la première axée sur les différentes tumeurs, l'autre sur les différents « thérapeutes », avant d'envisager l'évolution de ce qu'ils proposent en suivant les progrès techniques. Reposant sur une bibliographie de quarante pages et de quelque six cents références, complété par deux index, des personnes et des lieux, cet ouvrage représente une somme impressionnante qui renseigne et instruit sur l'évolution des remèdes proposés pour traiter des maladies alors incurables. Son intérêt déborde largement l'histoire et la cancérologie.

Bernard HOERNI